



# La France du travail d'avant 1914 documentée par les frères Bonneff

Pendant près de dix ans, de 1905 à 1914, deux frères, Léon et Maurice Bonneff, parcourent la France du travail et en écrivent successivement plusieurs reportages. Leur mort dans les combats des premiers mois de la Grande Guerre met fin prématurément à une œuvre remarquée par leurs contemporains, et particulièrement précieuse pour celles et ceux qui souhaitent penser à l'histoire du travail et à ses évolutions récentes.

**Nicolas Hatzfeld**

Professeur d'Histoire, IDHES,  
Université d'Évry – Paris-Saclay

Menée à grande vitesse, la vie des frères Bonneff mêle très tôt la curiosité sociale, l'engagement et l'écriture. Enfants d'un couple de commerçants israélites à la situation fragile, installés en Franche-Comté dans l'est de la France, ils entament une scolarité secondaire avant de partir à Paris, l'un après l'autre, à l'âge de seize ans. L'aîné est pris comme apprenti chez un cousin éditeur de sciences sociales et de philosophie. Il se familiarise avec le travail des textes, avec le milieu des auteurs, se rend utile dans des revues où il côtoie des intellectuels engagés. L'époque bouillonne avec l'essor d'un mouvement gréviste, la construction du syndicalisme et du socialisme, l'effervescence intellectuelle qui favorisent les expériences. Léon entraîne son cadet dans des collaborations éditoriales. Ayant rêvé de faire de

la littérature, ils se font vivement conseiller d'observer le monde social, les gens du peuple, la vie des travailleurs. Ils suivent la recommandation avec énergie et inventivité.

Leur première initiative marquante est d'entreprendre une enquête sur les conditions de travail meurtrières qui sévissent dans certaines branches d'activité, en coopération avec les syndicats des métiers concernés. Elle est publiée en 1905 dans un livre, *Les métiers qui tuent*, organisé par source d'empoisonnement ou par type de pathologie. Ils n'ont alors guère plus de vingt ans. En s'inspirant des travaux de médecins hygiénistes, ils retracent les façons dont des substances comme le plomb, le mercure ou l'arsenic, de même que les poussières et l'insalubrité, provoquent chez les travailleurs des maladies souvent

mortelles. Ils accompagnent ces analyses par des propositions élaborées avec une vingtaine de syndicats professionnels et de fédérations : suppression des poisons tels que le plomb et le mercure, mise en œuvre de procédés salubres dans les ateliers et les chantiers. Ils préconisent aussi une action syndicale forte sur ces enjeux de santé. Conçu dans un style sobre et factuel, l'ouvrage est utilisé comme un outil syndical efficace. Il fait connaître les deux frères dans le monde syndical comme des enquêteurs méthodiques et rigoureux, à l'écoute des difficultés ouvrières et porteurs de propositions pratiques.

Cette première coopération avec les syndicats est reconduite pour la préparation d'un deuxième ouvrage qui paraît en 1908, *La vie tragique des travailleurs*.



Les auteurs élargissent leurs enquêtes à la condition des travailleuses et travailleurs abordés par profession. Un premier groupe comprend de grandes branches industrielles comme le textile, la verrerie et la sidérurgie; un deuxième groupe réunit diverses activités dangereuses ou meurtrières comme la fabrication de meules, la réparation et l'entretien de fours ou la production de caoutchouc. Une troisième partie s'attache au travail à domicile des couturières ou des tailleurs juifs réfugiés à Paris. Le livre aborde les aspects techniques, sociaux et économiques des métiers. Sans esquiver les atteintes sanitaires causées par le logement ou l'alcoolisme, ils soulignent les dommages subis dans le travail proprement dit, par blessure ou par maladie. L'ouvrage est remarqué dans la presse syndicale et socialiste, et ouvre aux deux frères les portes de la grande presse quotidienne.

Plus tard, l'un puis l'autre se lanceront dans l'écriture littéraire. Le roman de Maurice, *Didier, homme du peuple*, publié en 1914, retrace la trajectoire d'un ouvrier devenant militant syndical, plus ou

moins inspirée de la vie d'Henri Pérault, terrassier syndicaliste. Léon, de son côté, laisse en partant au front un manuscrit, *Aubervilliers*, qui sera publié à titre posthume en 1922-1923. Ce livre, plus lyrique, part de la dureté de situations ouvrières de la banlieue parisienne pour esquisser les perspectives d'une vie digne et heureuse.

Pour l'essentiel, c'est par ces livres, réédités de loin en loin, que l'œuvre des frères Bonneff est restée connue. Pourtant, une part considérable de leur activité, peut-être la plus importante, s'est effectuée dans les journaux où ils ont travaillé de 1908 à leur mobilisation, fin juillet 1914. À *L'Humanité*, à *La Dépêche de Toulouse* aussi et dans quelques revues syndicalistes ou socialistes, ils publient un nombre impressionnant d'articles, 370 en tout, tous signés de leurs deux prénoms réunis. Dans cet ensemble, quelques textes portent sur des sujets de société. Mais la grande majorité concerne la vie des travailleurs et les mondes du travail. Dans leur activité journalistique, les deux frères continuent d'opérer bien souvent en collaboration avec des organisations syndicales et, lorsque l'occasion se présente, avec des experts. Toutefois, leur grande force tient aux reportages qu'ils effectuent, allant sur les lieux, visitant, interrogeant, expérimentant parfois les conditions de travail. Les conflits sont une raison privilégiée de reportage et, à l'occasion, les articles qui en traitent s'engagent dans un appel au soutien. Très vite, le style se fait vif, interpellant à l'occasion les lecteurs, touchant l'émotion ou le sens de l'humour. Mais les Bonneff s'appuient avant tout sur la richesse et la robustesse de leurs informations. Presque toujours, ils détaillent les horaires de travail, les modes de rémunération et leurs niveaux, par type d'emploi quand c'est utile. On touche là à la majorité des revendications qui s'expriment. Les deux

auteurs ne s'en tiennent pas là, ils gardent des enquêtes de leurs débuts une sensibilité intransigeante aux conditions de travail, à l'insalubrité, aux risques d'accident et aux facteurs de maladie du travail. Sur ces sujets, ils apportent une attention aiguë et n'hésitent pas à souligner ces aspects quand il leur semble qu'ils comptent plus que les revendications salariales. "Nous décrivons les détails des labeurs, indiquent-ils dans un article, pour montrer que les revendications sont légitimes." Au centre de cette attention se trouvent donc des personnes présentées dans la situation sociale qu'elles vivent. Enfin, bien souvent, ils donnent la parole à des travailleurs et des travailleuses, ce qui est plutôt rare à l'époque. Ils seront reconnus comme des pionniers du reportage social.

Écrits au fil de l'actualité, les articles ne s'inscrivent pas dans un plan préétabli, et leurs auteurs ne cherchent pas à réaliser un tableau représentatif du monde du travail de leur époque. Pourtant, la fresque très fournie que compose l'ensemble de ces textes donne de ce monde une image étonnante : elle est à la fois très éloignée de notre société en même temps que, par certains aspects, elle fait fortement écho aux évolutions actuelles.

Dans ce tableau, on voit des ouvriers de différentes industries : la métallurgie, le textile, le travail du bois, la verrerie et les matériaux de construction sont présents, ainsi que les productions minière ou pétrolière. Elles laissent aussi une place considérable aux productions plus modestes comme les produits alimentaires, les ardoises d'école ou les fleurs artificielles, ainsi qu'aux fabrications souvent plus discrètes comme celles des matériaux de construction ou, dans un autre genre, la transformation des déchets. Mais l'atelier est loin d'être la seule référence. Les chantiers occupent une place

---

*Ils préconisent aussi une action syndicale forte sur ces enjeux de santé.*

---

## *Ils donnent la parole à des travailleurs et des travailleuses, ce qui est plutôt rare à l'époque.*

importante dans le monde du travail, pour extraire les matériaux ou pour construire, notamment parce que la mécanisation en est à ses débuts et que l'outil à main domine encore. Le travail à domicile est massif, féminin essentiellement.

Les frères Bonneff s'intéressent également au commerce, principalement boutique, mais aussi pratiqué dans de grands magasins, ainsi qu'aux emplois de la restauration et de l'hôtellerie. Ils observent également de nombreux métiers du transport et des communications : chemin de fer, postes, docks et marine. Des ouvriers, on passe alors aux employés, dont les conditions et les revendications varient considérablement, entre la quasi-servitude et la construction d'un salariat à statut.

Dans cette mosaïque des emplois et des métiers, les deux reporters soulignent la valeur des professions et des savoir-faire. Mais ils ne le font jamais au détriment de la santé et de la sécurité des intéressés, critiquant à l'occasion l'exploitation par des chefs peu scrupuleux de la fierté ou du courage ouvrier. Ils ne négligent jamais les plus fragiles du travail, aides, assistants, manœuvres ou apprentis. Leurs articles accordent une grande attention aux femmes occupées à des activités subalternes ou rébarbatives dans de nombreux secteurs d'activité, exposées elles aussi à des dangers d'accident ou de maladie. Ils montrent que le système général des rémunérations est fondamentalement genré, les femmes étant censées valoir souvent la moitié des hommes, indépendamment de leur maîtrise d'un métier. Celles d'entre elles qui travaillent à domicile sur de l'ouvrage à façon gagnent, comme le dit l'une d'elles, trop pour mourir et pas assez pour vivre.

Les Bonneff accordent une attention particulière aux enfants, exploités de manière indécente et fréquemment au mépris

de la loi, pourtant bien prudente. Dans le commerce, l'apprentissage sert souvent de prétexte à des horaires démesurés et des conditions de vie indignes, pour une formation très inégale. Dans l'industrie, les deux journalistes mènent campagne contre les dérogations dont bénéficient la métallurgie et la verrerie, pour l'âge limite et les horaires de travail des enfants. Ils dénoncent avec persévérance les trafics d'enfants, les longues nuits, les brutalités et sévices infligés à des bambins n'ayant parfois pas même dix ans, ou encore l'obstruction faite par des patrons verriers aux contrôles des inspecteurs du travail.

Un autre apport des reportages effectués tient à la force des systèmes de rémunération, déterminante dans la pression exercée à la fois sur la durée des journées de travail, fréquemment supérieure à douze heures par jour, et sur l'effort fourni. Dans les ateliers, les chantiers ou sous les toits, l'intensification, en général, pèse de ces deux façons. La rémunération aux pièces ou à la tâche est en vigueur dès lors qu'elle permet de peser directement sur l'implication des travailleuses et des travailleurs. Couramment, le marchandage se fait avec un maître ouvrier, un tâcheron – ou une tâcheronne – qui recourt parfois à des exécutants. Le système peut se faire en cascade dans la confection, au détriment de la couturière ou du tailleur allant chercher l'ouvrage chez des intermédiaires arrogants. Aussi, la relation marchande et la relation d'emploi peuvent souvent se mêler, au détriment de la sûreté de la rémunération.

La fragilité de la condition de travailleur se retrouve dans certaines distinctions existant entre ouvriers et employés. Si les salaires peuvent différer, c'est surtout en matière de protection que la divergence est la plus nette. De manière générale, la rémunération ouvrière est liée au genre, on l'a vu,

ainsi qu'au métier et enfin aux forces dont dispose un travailleur ou une travailleuse. Le point haut intervient donc avant que le vieillissement intervienne. Après, comme avant pour les enfants ou de façon constante pour les femmes, c'est la communauté familiale des ressources qui peut éviter la misère solitaire. Pour les employés, dans une part des secteurs d'activité, la rémunération ne décline pas avec l'âge ; en outre, une partie des établissements sont amenés à mettre en œuvre des formes de caisse de retraite et de mutualisation contre les risques de la vie.

C'est peut-être sur ces questions de stabilité et de sûreté des ressources, à côté des enjeux de santé au travail, que le tableau du monde du travail présenté par l'ensemble des articles des frères Bonneff suscite une réflexion en écho avec nos sociétés contemporaines. Tous les détails des situations qu'ils décrivent marquent le fossé qui sépare les deux époques. Pourtant, les années 1900, marquées par la faiblesse de l'action publique et des protections salariales et sociales, fait résonance avec notre temps où ces régulations sont plus ou moins mises en cause. ●



### **POUR EN SAVOIR PLUS**

Bonneff L. et Bonneff M. (2019) *Les métiers qui tuent : enquête auprès des syndicats ouvriers sur les maladies professionnelles*, Bassac, Plein Chant. [1<sup>re</sup> édition : 1905, Paris, Bibliographie sociale]

Bonneff L. et Bonneff M. (1984) *La vie tragique des travailleurs*, Paris, Études et documentation internationales. [1<sup>re</sup> édition : 1908, Paris, Roeff]

Bonneff L. (2018) *Aubervilliers, Talence, l'Arbre vengeur*. [1<sup>re</sup> édition : 1949, Paris, Amitié par le livre]

Bonneff M. (2018) *Didier, homme du peuple*, Bassac, Plein Chant. [1<sup>re</sup> édition : 1914, Paris, Payot]

Hatzfeld N. (dir.) (2021) *Les Frères Bonneff reporters du travail : articles publiés dans L'Humanité de 1908 à 1914*, Paris, Classiques Garnier.